

La naturaleza en *Graziella* de Lamartine

JERÓNIMO MARTÍNEZ CUADRADO
Universidad de Murcia

Résumé:

Il s'agit d'un parcours minutieux le long de la nouvelle romantique "Graziella" de Lamartine en mettant en relief, outre le sujet, les fragments assez nombreux où apparaît la nature. Quelquefois la nature se montre comme le cadre des moments de l'action –l'apparition de la nuit, motif romantique par excellence, par exemple- et dans d'autres cas la simplicité de la vie champêtre est décrite par l'admiration de la description de la vie villageoise. Le sud de l'Italie et le golfe de Naples sont le cadre idéal qui prêtent des notes de couleur et d'exotisme, à cette époque-là, à ce délicieux récit.

Mots clé:

Lamartine, nouvelle, Romantisme, nature.

Abstract:

This paper touches carefully upon the romantic tale "Graziella" of Lamartine, by highlighting its peculiar subject matter as well as the numerous fragments in which nature appears. Sometimes nature shows itself as the very framework of the action –for instance, the night, a romantic element par excellence-. And in other cases the rural simplicity is described as a token of admiration for the life in a village. Indeed, the south of Italy and the Gulf of Naples of that period, with their exotic and colourful note, are the ideal framework for this beautiful story.

Key words:

Lamartine, tale, Romanticism, nature.

La percepción de la naturaleza como un espacio virgen y salvaje que propiciaba el libre impulso del hombre es un tema que ya venía pergeñándose desde finales del siglo XVIII, pero es el Romanticismo el que lo desarrolló plenamente y también con profusión.

En este relato dramático y sentimental, tierno y sencillo, que es *Graziella* de Lamartine, podemos apreciar el valor concedido a la naturaleza como algo más que telón de fondo, antes bien como entorno que acompaña a los personajes y como atmósfera que envuelve la acción. No en vano, siguiendo la frase de Schelling según la cual "el paisaje sólo tiene realidad en el ojo que lo mira", Serge Canadas afirma que:

L'apport du Romantisme, de Carus et de Goethe, de Wordsworth et de Balzac, c'est un réenchantement du monde, auquel correspond une autre poétique

et un élargissement de la conscience. Un nouveau possible se cherche, auquel l'Allemagne a donné une élaboration systématique, la Naturphilosophie. (*Paysage et visage in Paysages romantiques* n° 54, 2000, p.205)

El relato empieza por un viaje que emprende a la edad de dieciocho años el protagonista desde una provincia francesa a Italia. Ya en la primera página Lamartine evoca paisajes ligados a su infancia y juventud, a vivencias autobiográficas y a lecturas:

Les Alpes, dont je voyais de loin, depuis mon enfance, briller les neiges éternelles, à l'extrémité de l'horizon, du haut de la colline de Milly; la mer dont les voyageurs et les poètes avaient jeté dans mon esprit tant d'éclatantes images; le ciel italien, dont j'avais, pour ainsi dire, aspiré déjà la chaleur et la sérénité dans les pages de *Corinne* et dans les vers de Goethe. (Lamartine, *Graziella*, 2002, p.29)

El decurso de su viaje le conduce hasta la ciudad eterna, donde se va a pasear, no para seguir la estela de Du Bellay, que se detiene morosamente en las ruinas y en la destrucción de los antiguos monumentos, sino que Lamartine la observa y contempla como un libro vivo de historia, donde se combina el pasado y el presente de Roma; conjuga, muy al gusto romántico las impresiones sabidas con los sentimientos experimentados:

J'emportais sous mon bras les historiens, les poètes, les descripteurs de Rome. J'allais m'asseoir ou errer sur les ruines désertes du Forum, du Colisée, de la campagne romaine. Je lisais, je pensais tour à tour. Je faisais de Rome une étude sérieuse, mais une étude en action. Ce fut mon meilleur cours d'histoire. L'antiquité, au lieu d'être un ennui, devint pour moi un sentiment. Je ne suivais dans cette étude d'autre plan que mon penchant. J'allais au hasard, où mes pas me portaient. Je passais de Rome antique à Rome moderne. (Lamartine 2002: 38)

Lo descrito hasta ahora corresponde al capítulo primero de esta obra, dividida en cuatro capítulos, mas he aquí que entre el primero y el segundo se intercala lo que Lamartine denomina como "épisode" en el cual sucede un naufragio que llevará al protagonista hasta el humilde pueblo de pescadores donde vive Graziella. Se da la circunstancia de que el naufragio no es descrito, contrariamente a la tradición clásica empezando por la *Odisea* de Homero y la *Eneida* de Virgilio.

Este episodio sitúa al joven narrador en Nápoles donde, en vez de errar por las calles y los monumentos, como lo hacía en Roma, lo hace por el puerto y la orilla del mar. Nápoles nos es presentado con esa alegría típica de la luz mediterránea y con gran plasticidad en la minuciosa descripción de sus bellezas naturales y ornamentales:

Un jour, c'était au commencement de l'été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses maisons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une coupe de vert antique qui blanchit d'écume, et dont le lierre et le pampre

festonnent les anses et les bords; c'était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, s'éloignent de la terre avec confiance et vont pêcher la nuit à deux ou trois lieues en mer, jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d'Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte. (Lamartine 2002: 45-46)

Unas páginas más adelante Lamartine nos narra su embarcación asociada a los elementos naturales:

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. À mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues de feu des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. (Lamartine 2002: 49)¹

Esa noche, protagonista de lujo de la naturaleza romántica, presente en tantas poesías del Romanticismo europeo, es la coautora, junto al mar, de esta breve navegación por el golfo de Nápoles. En contraste aparece en la página siguiente la costa de Ischia, bajo una luz cegadora, aunque el novelista matiza “como el sueño de una noche de verano”:

C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia, que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclosse comme d'un rêve de poète pendant le léger sommeil d'une nuit d'été... (Lamartine 2002: 50)

El apartado quinto de este episodio empieza con una pormenorizada descripción de esta isla de Ischia; si sus primeras palabras eran para describir la impresión que le causó por primera vez esta isla, a la que tanto llegaría a amar, la segunda se adentra en el terreno más objetivo del novelista, abandonando un poco ese lirismo que impregna toda esta “nouvelle”:

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de Procida, n'est qu'une seule montagne à pic dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abrupts, creusés de vallons, de ravines, de lits de torrents, sont revêtus du haut. En bas de châtaigniers d'un vert sombre. Ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques et des villages à moitié cachés sous les treilles de la vigne. (Lamartine 2002: 50-51)

Sin embargo, casi a renglón seguido, Lamartine nos va a recordar su condición de poeta incluso cuando escribe en prosa, incluso cuando es autor de un relato, cual es el caso que nos ocupa, y lo va a decir –que es lo que más nos interesa destacar- asociándolo a un paisaje, a este paisaje encantado de Ischia:

¹ No podemos por menos de evocar ese verso virgiliano que reza así: “Provehimur portu, terraeque urbesque recedunt” (Trad. Nos alejamos del puerto, y las tierras y las ciudades retroceden).

Il n'y a pas une de ces maisons suspendues aux pentes de la montagne, cachée au fond de ses ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses caps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades planches et festonnée de ses treilles pendantes, qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poète ou d'un amant. (Lamartine 2002: 51)

El inicio del apartado sexto de este episodio está consagrado a la exploración de la región napolitana y sus entornos y es un verdadero fragmento de prosa poética, como podemos comprobar, en el que los nombres de los lugares son engalanados con una cuidada adjetivación o construcciones participiales explicativas:

Les tours suivants, nous reprîmes gaiement notre nouveau métier. Nous écumâmes tour à tour tous les flots de la mer de Naples. Nous suivions le vent avec indifférence partout où il soufflait. Nous visitâmes ainsi l'île de Capri, d'où l'imagination repousse encore l'ombre sinistre de Tibère; Cumes et ses temples, ensevelis sous les lauriers touffus et sous les figuiers sauvages; Baia et ses plages mornes, qui semblent avoir vieilli et blanchi comme ces Romains dont elles abritaient jadis la jeunesse et les délices; Portici et Pompeia, rians sous la lave et sous la cendre du Vésuve; Castellmare, dont les hautes et noires forêts de lauriers et de châtaigniers sauvages, en se repentant dans la mer, teignent en vert sombre les flots toujours murmurants de la rade. (Lamartine 2002: 52)

El capítulo segundo, consagrado casi en su totalidad a la figura encantadora de la joven Graziella, carece de referencias paisajísticas o a la naturaleza; de hecho sólo encontramos un pasaje, al final de este capítulo –apartado XIX- donde se describe poéticamente la llegada del otoño:

Au lever du soleil, le neuvième tour, le vent de l'équinoxe tomba en fin, et, en peu d'heures, la mer redevint une mer d'été. Les montagnes mêmes de la côte de Naples, ainsi que les eaux et le ciel, semblaient nager dans un fluide plus limpide et plus bleu que pendant les mois des grandes chaleurs, comme si la mer, le firmament et les montagnes eussent déjà senti ce premier frisson de l'hiver, qui cristallise l'air et le fait étinceler comme l'eau figée des glaciers. Les feuilles jaunies de la vigne et les feuilles brunes des figuiers commençaient à tomber et à joncher la tour. Les raisins étaient cueillis. (Lamartine 2002: 104)

En el capítulo tercero el joven protagonista se instala en la casa de Graziella y su hermano Beppino. A la alabanza de las gentes sencillas de pueblo se suma, en el comienzo del apartado XIII, la percepción de lo que el narrador contemplaba desde su ventana, con comentarios anejos que emparientan este fragmento al costumbrismo, tan en boga en el siglo XIX:

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur de petits jardins de pêcheurs et de blanchisseuses encaissés dans le rocher du mont Pausilippe et dans la place de la Margellina.

Quelques blocs de grès brun avaient roulé jusque dans ces jardins et tout près de la maison. De gros figuiers, qui poussaient à demi écrasés sous ces rochers, les saisissaient de leurs bras tortueux et blancs et les recouvraient de leurs larges feuilles immobiles. On ne voyait, de ce côté de la maison, dans ces jardins du pauvre peuple, que quelques puits surmontés d'une large roue, qu'un âne faisait tourner, pour arroser, par des rigoles, le fenouil, les choux maigres et les navets; des femmes séchant le linge sur des cordes tendues de citronnier en citronnier; de petits enfants en chemise jouant ou pleurant sur les terrasses de deux ou trois maisonnettes planches éparses dans les jardins. (Lamartine 2002: 121-122)

Pese a que el panorama descrito no sea muy halagüeño, ni que esté idealizado tampoco, Lamartine confiesa preferirlo en comparación al tráfico de las grandes urbes de su época, rasgo que nos indica una estilización al menos en la subjetividad desde la que vive esta vida anodina del pueblo italiano. Y así nos confiesa unas líneas más abajo con un aire ahora sí poetizante:

J'entendais le braiement des ânes, le chant du coq, le bruissement des feuilles, le gémissement alternatif de la mer, au lieu de ces roulements de voitures, de ces cris aigus du peuple et de ce tonnerre incessant de tous les bruits stridents qui ne laissent dans les rues des grandes villes aucune trêve à l'oreille et aucun apaisement à la pensée. (Lamartine 2002: 122)

La última referencia de este tercer capítulo es nuevamente una muestra de prosa poética, de lirismo narrativo:

Je ne pouvais m'arracher de mon lit, où je savourais délicieusement ce soleil, ces bruits champêtres, ces vols d'oiseaux, ce repos à peine ridé de la pensée. (Lamartine 2002: 122)

El capítulo cuarto y último es pródigo en referencias a la naturaleza y comienza precisamente por una referencia a la misma, contemplada a través del filtro de la subjetividad:

J'allais faire de longues courses à travers la ville, sur les quais, dans la campagne; mais ces courses solitaires n'étaient pas tristes comme les premiers tours de mon retour à Naples. Je jouissais seul, mais je jouissais délicieusement des spectacles de la ville, de la côte, du ciel et des eaux. Le sentiment momentané de mon isolement ne m'accablait plus; il me recueillait en moi-même et concentrait les forces de mon coeur et de ma pensée. (Lamartine 2002: 131)

La naturaleza parece animada en la pluma de Lamartine con estas descripciones tan vivas, diríase una "natura naturans". Como dice Serge Canadas a propósito de este tipo de representaciones que ligan el subjetivismo y la naturaleza:

Au principe du paysage, tel qu'il domine peu à peu la représentation, nous voyons se former une configuration qui lie l'intimité et le cosmos. Partir sur les

routes comme plusieurs générations de voyageurs vont le faire, c'est en quelque façon amorcer un *retour*: c'est postuler une réintégration. (Serge Canadas, *Paysage et visage in Paysages romantiques* n° 54, 2000, p.205)

Líneas más abajo, surge al fin la comparación entre dos seres vivos: entre el protagonista y el pájaro:

Je n'étais plus comme l'oiseau qui crie autour des nids étrangers, suivant l'expression de la vieille femme, j'étais comme l'oiseau qui s'essaye à voler à de longues distances de la branche qui le porte, mais qui sait la route pour y revenir. (Lamartine 2002: 131)

Particularmente memorable resulta la página dedicada a su visita al Vesubio, donde la narración, cerca del volcán, adquiere un carácter casi épico:

Je montai seul; je gravis péniblement le dernier cône en enfonçant mes pieds et mes mains dans une cendre épaisse et brûlante qui s'éboulait sous les pieds de l'homme. Le volcan grondait et tonnait par moments. Les pierres calcinées et encore rouges pleuvaient çà et là autour de moi en s'éteignant dans la cendre. Rien ne m'arrêta. Je parvins jusqu'au rebord extrême du cratère. Je m'assis. Je vis lever le soleil sur le golfe, sur la campagne et sur la ville éblouissante de Naples. Je fus insensible et froid à ce spectacle que tant de voyageurs viennent admirer de mille lieues. Je ne cherchais dans cette immensité de lumière, de mers, de côtes et d'édifices frappés du soleil qu'un petit point blanc au milieu du vert sombre des arbres, à l'extrémité de la colline du Pausilippe où je croyais distinguer la chaumière d'Andréa. (Lamartine 2002: 143)

A renglón seguido Lamartine profiere se entrega a una consideración, que hoy denominaríamos como metaliteraria, sobre la contemplación de la naturaleza por el hombre y la importancia de la fusión entre hombre y cosmos:

L'homme a beau regarder et embrasser l'espace, la nature entière ne se compose pour lui que de deux ou trois points sensibles auxquels toute son âme aboutit. Ôtez de la vie le coeur qui vous aime: qu'y reste-t-il?. Il en est de même de la nature. (Lamartine 2002: 143)

El fin de su visita al volcán inicia una etapa de “flâneur” en la senda romántica que es bien conocida de los amantes del Romanticismo, mezclado todo ello con el “mal du siècle”:

Je regardai tout; je ne vis rien. En vain je descendis comme un insensé, en me retenant aux pointes de laves refroidies, jusqu'au fond du cratère. En vain je contemplai les grands champs de soufre et de sel cristallisés qui ressemblaient à des glaciers coloriés par ces aliènes de feu. Je restai aussi froid à l'admiration qu'au danger. Mon âme était ailleurs; je voulais en vain la rappeler. (Lamartine 2002: 144)

Idénticos sentimientos lo embargan en su visita a las ruinas de Pompeya:

Je redescendis le soir à l'ermitage. Je congédiai mes guides; je revins à travers les vignes de Pompeia. Je passai un jour entier à me promener dans les rues désertes de la ville engloutie. Ce tombeau, ouvert après deux mille ans et rendant au soleil ses rues, ses monuments, ses arts, me laissa aussi insensible que le Vésuve. (Lamartine 2002: 144)

Idéntica actitud errabunda y meditabunda aparece secuenciada más allá del Vesubio y de las ruinas pompeyanas en este otro pasaje de Sorrento muy ilustrativo al respecto:

En quittant Pompeia, je m'enfonçai dans les gorges boisées des montagnes de Castellamare et de Sorrente. J'y vécus quelques tours, allant d'un village à l'autre, et me faisant guider par les chevriers aux sites les plus renommés de leurs montagnes. On me prenait pour un peintre qui étudiait des points de vue, parce que j'écrivais de temps en temps quelques notes sur un petit livre de dessins que mon ami m'avait laissé. Je n'étais qu'une âme errante qui divaguait çà et là dans la campagne pour user les tours. (Lamartine 2002: 145)

Por supuesto que vuelve a estar presente la noche en este pasaje transido de lirismo:

La nuit entière se passa ainsi dans l'entretien confiant, mais naïf et pur, de deux êtres qui se dévoilent innocemment leur tendresse et qui voudraient que la nuit et le silence fussent éternels. (Lamartine 2002: 161)

Y para terminar este recorrido citaré el pasaje en que el mar acaricia el cuerpo de Graziella. Es ciertamente sorprendente que, como en una gradación ascendente, sea ésta la última vez en que aparece una referencia explícita a la naturaleza y en ella se asocie el elemento líquido con el cuerpo y el nombre de la amada:

Nous revenions en folâtrant sur la grève de la mer, en nous avançant sur la trace de la lame quand elle se retirait, et en nous sauvant devant la vague quand elle revenait avec un bourrelet d'écume sur nos pieds. Dieu! Que Graziella était jolie alors, quand, tremblant de mouiller ses belles pantoufles brodées de paillettes d'or, elle courait, les bras tendus en avant, vers moi, comme pour se réfugier sur mon coeur contre le flot jaloux de la retenir ou de lui lécher du moins les pieds. (Lamartine 2002 : 172)

Hemos apreciado a lo largo de estas citas la frescura del lenguaje lamartiniano, así como su varia y diversa inspiración en los motivos naturales, y es que, como apunta muy certeramente Wil Munsters en su capítulo "La poétique du pittoresque chez les premiers romantiques:

Mais liberté d'inspiration veut dire aussi retour à la nature... Ce retour au réel sans souci des conventions littéraires impliquait dans la langue une révolution corrélatrice à la révolution dans la manière de sentir et de voir: il fallait se libé-

rer des procédés de la langue postclassique pour avoir une langue “suggestive”
et “pittoresque”. (Munsters 1991: 181)

BIBLIOGRAFÍA

- LAMARTINE, Alphonse de. 2002. *Graziella*. Édition présentée, établie et annotée par Jean-Michel Gardair. Paris, Gallimard (Coll. Folio Classique).
- CANADAS, Serge. 2000. “Paysage et visage dans la littérature romantique” in *Paysages romantiques* n° 54. Études réunies et présentées par Gérard Peylet. Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3,
- DIAZ, José-Luis. 2000. “Le poète dans le paysage (1770-1850)” in *Paysages romantiques* n° 54. Études réunies et présentées par Gérard Peylet. Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.
- LAFARGA, Francisco, 1997. “Lo familiar y lo exótico en la imagen de la naturaleza en el siglo XVIII” in *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo* n° 4-5. Universidad de Cádiz.
- MUNSTERS, Wil. 1991. *La poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*. Genève, Droz..